

nèbres, de désolations, d'épreuves, en un mot, par lesquelles DIEU fait passer les âmes qu'il destine à un haut degré de sainteté. A tous les doutes qui lui sont soumis et à toutes les peines qui lui sont exposées par ses correspondantes, le pieux directeur applique une même solution et un même remède, l'abandon; mais, avec un tact parfait, il adapte l'usage de ce remède à la nature particulière de l'épreuve; et il proportionne l'exercice de l'abandon au degré de perfection auquel chaque âme est parvenue. C'est la même méthode de direction appliquée de cent manières différentes. Cette correspondance peut donc être justement comparée à une échelle qui conduit, par des degrés successifs, l'âme de bonne volonté d'un état encore bien imparfait à l'union la plus intime avec DIEU et au plus héroïque abandon. A quelque degré qu'une âme soit arrivée, nous osons lui promettre qu'elle trouvera dans ces lettres les avis qui lui conviennent et la solution des difficultés qui l'arrêtent. Celles mêmes à qui la vie spirituelle apparaîtrait comme un inextricable labyrinthe, recevront des mains du Père de Caussade le fil conducteur qui les aidera à sortir de leurs ténèbres et à goûter la paix au milieu de leurs agitations. Puisse-t-il en être ainsi pour toutes ces pauvres âmes qui s'inquiètent et *tremblent de frayeur là où il n'y a aucun sujet de crainte*. Puisse ce livre contribuer à réaliser le souhait des Anges et donner *la paix aux âmes de bonne volonté!*

H. RAMIÈRE, s. j.

LIVRE PREMIER

DE LA VERTU D'ABANDON

CHAPITRE PREMIER

LA SAINTÉTÉ CONSISTE DANS LA FIDÉLITÉ A L'ORDRE DE DIEU
ET DANS L'ABANDON A SON ACTION.

§ I

La fidélité à l'ordre de DIEU a fait toute la sainteté des justes de l'ancienne loi, de saint JOSEPH et de MARIE elle-même.

DIEU parle encore aujourd'hui comme il parlait à nos pères, lorsqu'il n'y avait ni directeurs, ni méthode. La fidélité à l'ordre de DIEU faisait toute la spiritualité; mais elle n'était pas réduite en art, qui l'expliquât d'une manière si sublime ni si détaillée, et qui renfermât tant de préceptes, d'instructions et de maximes. Nos besoins présents l'exigent, sans doute. Il n'en était pas ainsi dans les premiers âges, où l'on avait plus de droiture et de simplicité. On y voyait que chaque moment amène un devoir qu'il faut remplir avec fidélité; c'en était assez

pour les spirituels d'alors. Toute leur attention s'y concentrait successivement, semblable à l'aiguille qui marque les heures, et qui, à chaque minute, répond à l'espace qu'elle doit parcourir. Leur esprit, mû sans cesse par l'impulsion divine, se trouvait insensiblement tourné vers le nouvel objet qui s'offrait à eux, selon DIEU, à chaque heure du jour.

Tels étaient les ressorts cachés de la conduite de MARIE, la plus simple et la plus abandonnée à DIEU des créatures. La réponse qu'elle fit à l'Ange quand elle se contenta de lui dire : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, rendait toute la théologie mystique de ses ancêtres. Tout s'y réduisait, comme à présent, au plus pur, au plus simple abandon de l'âme à la volonté de DIEU, sous quelque forme qu'elle se présentât.

Cette belle et haute disposition, qui faisait tout le fond de l'âme de MARIE, éclate admirablement dans cette parole toute simple : *Fiat mihi*. Remarquez qu'elle s'accorde parfaitement avec celle que Notre-Seigneur veut que nous ayons sans cesse à la bouche et au cœur : *Fiat voluntas tua*. Il est vrai que ce qu'on exigeait de MARIE, dans ce moment célèbre, était bien glorieux pour elle. Mais tout l'éclat de cette gloire n'eût point fait d'impression sur elle, si la volonté de DIEU, seule capable de la toucher, n'y eût arrêté ses regards.

C'était cette divine volonté qui la réglait en tout. Que ses occupations fussent communes ou relevées, ce n'étaient à ses yeux que des apparences, tantôt obscures, tantôt brillantes, dans lesquelles elle trouvait également de quoi glorifier DIEU et de quoi reconnaître les opérations du Tout-Puissant. Son esprit, ravi de joie, regardait tout ce qu'elle avait à faire ou à souffrir, à chaque

moment, comme un don de Celui qui remplit de biens les cœurs qui se nourrissent de lui seul, et non des espèces ou des apparences créées.

§ II

Les devoirs de chaque moment sont les ombres sous lesquelles se cache l'action divine.

La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, dit l'Ange à MARIE. Cette ombre, derrière laquelle la vertu de DIEU se cache pour produire JÉSUS-CHRIST dans les âmes, c'est ce que chaque moment présente de devoirs, d'attraits et de croix.

Ce ne sont là, en effet, que des ombres, comme celles auxquelles nous donnons ce nom dans l'ordre de la nature, et qui se répandent sur les objets sensibles comme un voile qui nous les cache. Ainsi, dans l'ordre moral et surnaturel, les devoirs de chaque instant, sous leurs obscures apparences, recèlent la vérité du divin vouloir, qui seule mérite notre attention. C'est ainsi que MARIE les envisageait. Aussi ces ombres se répandant sur ses facultés, bien loin de lui faire illusion, remplissaient sa foi de Celui qui est toujours le même. Retirez-vous, Archange, vous êtes une ombre; votre moment vole, et vous disparaîsez. MARIE vous passe; elle va toujours en avant; vous êtes désormais loin d'elle; mais l'Esprit-Saint qui vient de la pénétrer, sous le sensible de cette mission; ne l'abandonnera jamais.

Il y a peu de traits extraordinaires dans ce qui paraît au dehors de la très sainte Vierge. Au moins, ce n'est

pas ce que l'Écriture y fait remarquer. Sa vie est représentée très simple et commune à l'extérieur. Elle fait et souffre ce que font et souffrent les personnes de son état. Elle va visiter sa cousine Élisabeth; les autres parents y vont aussi. Elle se retire dans une étable; c'est une suite de sa pauvreté. Elle retourne à Nazareth; la persécution d'Hérode l'en avait éloignée; Jésus et JOSEPH y vivaient de leur travail avec elle. Voilà le pain quotidien de la sainte famille. Mais de quel aliment divin ce pain sensible nourrit la foi de MARIE et de JOSEPH? Quel est le sacrement de tous leurs sacrés moments? Quels trésors de grâces renferme chacun de ces moments sous l'apparence commune des événements qui les remplissent? Ce qu'il y a de visible est semblable à ce qui arrive au reste des hommes; mais l'invisible que la foi y découvre et y démêle, ce n'est rien moins que DIEU opérant de très grandes choses. O pain des Anges, manne céleste, perle évangélique, sacrement du moment présent! tu donnes DIEU sous des apparences aussi viles que la crèche, le foin et la paille! Mais à qui le donnes-tu? *Esurientes replebis bonis*. DIEU se révèle aux petits dans les plus petites choses; et les grands, ne s'attachant qu'à l'écorce, ne le découvrent pas même dans les grandes.

§ III

Combien la sainteté deviendrait plus facile si on l'envisageait à ce point de vue.

Si l'œuvre de notre sanctification nous offre des difficultés en apparence si insurmontables, c'est que nous ne savons pas nous en faire une juste idée. En réalité, la

sainteté se réduit à une seule chose, la fidélité à l'ordre de DIEU. Or, cette fidélité est également à la portée de tous, soit dans sa pratique active, soit dans son exercice passif.

La pratique active de la fidélité consiste dans l'accomplissement des devoirs qui nous sont imposés, soit par les lois générales de DIEU et de l'Église, soit par l'état particulier que nous avons embrassé. Son exercice passif consiste dans l'acceptation amoureuse de tout ce que DIEU nous envoie à chaque instant.

Laquelle de ces deux parties de la sainteté est au-dessus de nos forces? Ce n'est pas la fidélité active, puisque les devoirs qu'elle nous impose cessent d'être des devoirs dès que leur accomplissement est réellement au-dessus de nos forces. L'état de votre santé ne vous permet pas d'entendre la messe? vous n'êtes plus obligé de l'entendre. Ainsi en est-il de tous les préceptes positifs, c'est-à-dire de tous ceux qui prescrivent des devoirs à accomplir. Il n'y a que ceux qui défendent de faire des choses mauvaises en elles-mêmes qui ne souffrent aucune exception, puisqu'il ne saurait jamais être permis de faire le mal.

Y a-t-il donc rien de plus facile et de plus raisonnable?... Quelle excuse alléguer?... C'est là cependant tout ce que DIEU exige de l'âme dans l'ouvrage de sa sanctification. Il l'exige des grands et des petits, des forts et des infirmes: en un mot, de tous, en tout temps et en tout lieu. Il est donc vrai qu'il ne demande de notre part que l'aisé et le facile, puisqu'il suffit de posséder ce fonds si simple pour arriver à une éminente sainteté.

Si, par delà les commandements, il nous montre les conseils comme un but plus parfait à atteindre, il a

toujours soin d'en accommoder la pratique à notre position et à notre caractère. Il nous donne, pour signe principal de notre vocation à les suivre, les attrait de la grâce qui nous en facilitent la pratique. Il ne pousse chacun que dans la mesure de ses forces et dans la direction de ses aptitudes. Encore une fois, que pourrait-on imaginer de plus équitable?

O vous tous, qui tendez à la perfection, et qui êtes tentés de vous décourager à la vue de ce que vous lisez dans la vie des Saints, et de ce que certains livres de piété prescrivent; ô vous, qui vous accablez vous-mêmes par les idées terribles que vous vous formez de la perfection, c'est pour votre consolation que DIEU veut que j'écrive ceci. Apprenez ce que vous paraissez ignorer.

Ce DIEU de bonté a rendu aisées toutes les choses nécessaires et communes dans l'ordre naturel, comme l'air, l'eau et la terre. Rien de plus nécessaire que la respiration, le sommeil, la nourriture; mais aussi rien de plus facile. L'amour et la fidélité ne sont pas moins nécessaires dans l'ordre surnaturel; il faut donc que la difficulté de les acquérir ne soit pas aussi grande qu'on se la représente. Voyez votre vie; de quoi se compose-t-elle? d'une foule d'actions de bien peu de conséquence. Or, ces choses mêmes, de si peu de conséquence, DIEU veut bien s'en contenter. C'est la part que l'âme doit avoir dans l'ouvrage de sa perfection. Il s'en explique lui-même trop clairement pour qu'on en puisse douter : « Craignez DIEU et observez ses commandements; car c'est là tout l'homme. » C'est-à-dire voilà tout ce que l'homme doit faire de son côté; voilà en quoi consiste sa fidélité active. Qu'il remplisse sa partie, DIEU fera le reste. La grâce se le réservant à elle seule, les mer-

veilles qu'elle opérera passent toute l'intelligence de l'homme. Car ni l'oreille n'a entendu, ni l'œil n'a vu, ni le cœur n'a senti ce que DIEU conçoit dans son idée, résout dans sa volonté, exécute par sa puissance, dans les âmes qui s'abandonnent à lui.

La partie passive de la sainteté est bien plus facile encore, puisqu'elle ne consiste qu'à accepter ce qu'on ne saurait le plus souvent écarter, et à souffrir avec amour, c'est-à-dire avec consolation et suavité, ce qu'on souffre trop souvent avec ennui et dépit.

Encore une fois, voilà la sainteté tout entière. Voilà le grain de sénévé dont on ne recueille pas les fruits, parce qu'on ne sait pas le reconnaître dans sa petitesse. Voilà la drachme évangélique, le trésor qu'on ne trouve pas, parce qu'on le suppose trop éloigné pour le chercher.

Ne me demandez pas quel est le secret de trouver ce trésor. De secret, il n'y en a point. Ce trésor est partout : il s'offre à nous, en tout temps, en tout lieu. Les créatures amies et ennemies le versent à pleines mains et le font couler par toutes les facultés de nos corps et de nos âmes, jusqu'au centre de nos cœurs. Ouvrons notre bouche, et elle sera remplie. L'action divine inonde l'univers; elle pénètre toutes les créatures; elle surnage au-dessus d'elles; partout où elles sont, elle y est; elle les devance, elle les accompagne, elle les suit; il n'y a qu'à se laisser emporter par ses ondes.

Plût à DIEU que les rois et leurs ministres, les princes de l'Église et du monde, les prêtres, les soldats, les bourgeois, les laboureurs, en un mot tous les hommes, connussent combien il leur serait facile d'arriver à une éminente sainteté! Il ne s'agit pour eux que de remplir les simples devoirs du christianisme et de leur état,

d'embrasser avec soumission les croix qui s'y trouvent attachées, et de se soumettre avec foi et amour à l'ordre de la Providence pour tout ce qui se présente à faire et à souffrir incessamment sans qu'ils le cherchent. C'est là cette spiritualité qui a sanctifié les patriarches et les prophètes, avant qu'on y eût mis tant de façons et qu'il y eût tant de maîtres (1). C'est là la spiritualité de tous les âges et de tous les états, qui ne peuvent être assurément sanctifiés d'une manière plus haute, plus extraordinaire, plus aisée que par le simple usage de ce que DIEU, le souverain directeur des âmes, leur donne à chaque moment à faire ou à souffrir.

§ IV

La perfection ne consiste pas à connaître l'ordre de DIEU, mais à s'y soumettre.

L'ordre de DIEU, le bon plaisir de DIEU, la volonté de DIEU, l'action de DIEU, la grâce, tout cela est une même chose en cette vie. C'est DIEU travaillant à rendre l'âme semblable à lui. La perfection n'est autre chose que la coopération fidèle de l'âme à ce travail de DIEU. Ce

(1) Ce serait mal comprendre la pensée de l'auteur que de supposer qu'il veuille pousser les âmes à s'engager sans directeur dans les voies spirituelles. Lui-même dit expressément ailleurs que, pour être en état de se passer de directeur, il faut avoir été longtemps et habilement dirigé. Encore moins cherche-t-il à dégouter des pratiques en usage dans l'Eglise pour l'extirpation des vices et l'acquisition des vertus. Ce qu'il veut dire et ce qu'on ne saurait trop rappeler aux chrétiens, c'est que la première de toutes les directions est la conduite de la Providence, et que la plus nécessaire et la plus sanctifiante de toutes les pratiques est l'accomplissement fidèle et l'amoureuse acceptation de tout ce que cette paternelle Providence nous ordonne de faire et de souffrir.

terme se produit en nos âmes, s'y accroît, s'y augmente, et se consomme à leur insu et en secret.

La théologie est pleine de conceptions et d'expressions qui expliquent les merveilles de ce terme, en chaque âme selon son étendue. On peut savoir toute cette spéculation, en parler admirablement, écrire, instruire, diriger les âmes; mais si l'on n'a cette spéculation que dans l'esprit, on est à l'égard des âmes qui reçoivent le terme de l'ordre de DIEU et de sa divine volonté, sans en savoir toute la théorie, sans en connaître toutes les parties, et sans en pouvoir parler, on est, dis-je, comme un médecin malade à l'égard des personnes simples qui sont en parfaite santé.

L'ordre de DIEU, sa divine volonté, reçue avec simplicité par une âme fidèle, opère en elle ce terme divin sans qu'elle le connaisse, comme une médecine prise avec soumission opère la santé dans un malade, qui ne sait et n'a que faire de savoir la médecine. Comme c'est le feu qui chauffe, et non la philosophie, ni la connaissance de cet élément et de ses effets, c'est aussi l'ordre de DIEU, c'est sa volonté qui opère la sainteté dans nos âmes, et non la curieuse spéculation de ce principe et de ce terme. Lorsqu'on a soif, pour se désaltérer, il faut laisser les livres qui expliquent les choses, et boire. La curiosité de savoir n'est capable que d'altérer davantage. Ainsi, lorsqu'on est altéré de la sainteté, la curiosité de savoir n'est capable que de l'éloigner. Il faut laisser la spéculation, et boire en simplicité tout ce que l'ordre de DIEU présente d'actions et de souffrances. Ce qui nous arrive à chaque moment, par l'ordre de DIEU, est ce qu'il y a de plus saint, de meilleur et de plus divin pour nous.

§ V

Les lectures et les autres exercices ne nous sanctifient qu'autant qu'ils sont pour nous les canaux de l'action de DIEU.

Toute notre science consiste à connaître cet ordre du moment présent. Toute lecture qui se fait autrement que par l'ordre de DIEU est nuisible ; c'est la volonté de DIEU et son ordre qui est grâce, et qui opère au fond de nos cœurs, par nos lectures comme par toutes nos autres œuvres. Sans lui, les lectures ne sont que des espèces ou apparences vaines, qui, dénuées à notre égard de la vertu vivifiante de l'ordre de DIEU, ne servent qu'à vider le cœur, par la plénitude même qu'elles causent à l'esprit.

Cette divine volonté s'écoulant dans l'âme d'une simple fille ignorante, par le moyen de quelques souffrances ou de quelques actions très communes, opère au fond de son cœur ce terme mystérieux de l'être surnaturel, sans remplir son esprit d'aucune idée propre à l'enorgueillir. Au lieu que l'homme superbe, qui n'étudie les livres spirituels que par curiosité, la volonté de DIEU n'étant pas unie à sa lecture, ne reçoit que la lettre morte dans son esprit ; et il se dessèche et s'endurcit toujours davantage.

L'ordre de DIEU, sa divine volonté est la vie de l'âme, sous quelque apparence que l'âme se l'applique ou qu'elle la reçoive.

Quelque rapport que cette divine volonté ait à l'esprit, elle nourrit l'âme, et elle la fait croître toujours, en lui donnant ce qu'il y a de meilleur à chaque moment. Ce n'est ni ceci ni cela qui produit ces heureux effets, c'est ce qui est de l'ordre de DIEU, au moment présent. Ce qui

était le meilleur au moment passé ne l'est plus, parce qu'il est dénué de la volonté de DIEU, qui s'écoule sous d'autres apparences, pour faire naître le devoir du moment présent ; et c'est ce devoir, quelque apparence qu'il ait, qui est présentement ce qu'il y a de plus sanctifiant pour l'âme.

Si la divine volonté fait un devoir présent de lire, la lecture opère au fond de l'âme le terme mystérieux. Si la divine volonté fait quitter la lecture pour un devoir de contemplation actuelle, ce devoir opère au fond du cœur le nouvel homme, et la lecture serait alors préjudiciable et inutile. Si la divine volonté retire de la contemplation actuelle pour faire entendre les confessions, etc., et cela pendant des temps considérables, le devoir forme JÉSUS-CHRIST au fond du cœur, et toute la douceur de la contemplation ne servirait qu'à l'y détruire.

C'est l'ordre de DIEU qui est la plénitude de tous nos moments. Il s'écoule sous mille apparences différentes, qui, devenant successivement notre devoir présent, forment, font croître et consomment en nous l'homme nouveau, jusqu'à la plénitude que la divine sagesse nous a destinée. Ce mystérieux accroissement de l'âge de JÉSUS-CHRIST, en nos cœurs, est le terme produit par l'ordre de DIEU ; c'est le fruit de sa grâce et de sa bonté divine.

Ce fruit, comme nous l'avons dit, se produit, s'accroît et se nourrit par la succession de nos devoirs présents, que la même volonté de DIEU remplit. En accomplissant ces devoirs, nous sommes toujours assurés de posséder la meilleure part, car cette volonté sainte est elle-même la meilleure part : il n'y a qu'à la laisser faire, et à s'y abandonner à l'aveugle, avec une confiance parfaite. Elle est infiniment sage, infiniment puissante,